

saires ayant besoin de témoins, au lieu d'être, comme je le croyais, deux témoins chargés de concilier deux adversaires.

RAYMOND. — Vous avez raison, monsieur, c'est une question personnelle qui m'a fait tenir le langage que j'ai tenu. Excusez-moi, et si vous voulez bien me le permettre, je vais vous parler à cœur ouvert.

OLIVIER. — Parlez, monsieur.

RAYMOND. — Je suis très-franc, d'une franchise toute militaire, je vais vous demander d'être franc avec moi.

OLIVIER. — Voyons ! . . .

RAYMOND. — Nous sommes d'honnêtes gens tous deux, nous sommes du même âge, nous sommes du même monde, et, certainement, si je ne vivais pas depuis dix ans, comme un ours, en Afrique, il y a longtemps que nous nous serions rencontrés et que nous serions liés, le croyez-vous ?

OLIVIER. — Je commence à le croire.

RAYMOND. — J'aurais dû vous parler tout de suite comme je le fais, au lieu de me laisser aller à ma mauvaise humeur et de m'attirer la petite leçon que vous m'avez très-spirituellement donnée tout à l'heure. Si j'étais tombé sur un caractère dans le genre du mien, au lieu de tomber sur un homme de sens comme vous, nous en serions à nous couper la gorge, ce qui serait stupide. Voulez-vous donc me permettre de vous faire les questions délicates qu'un ami de dix ans aurait le droit de vous faire, en vous donnant ma parole que tout ce que vous me direz mourra ici ?

OLIVIER. — Je suis prêt !

RAYMOND. — Merci, car cette conversation peut avoir une grande influence sur ma vie.

OLIVIER. — J'écoute.

RAYMOND. — Quel est le nom de la personne qui était ici quand j'y suis entré ?

OLIVIER. — Madame la baronne d'Ange.

RAYMOND. — C'est une femme du monde ?

OLIVIER. — Oui.

RAYMOND. — Veuve ?

OLIVIER. — Veuve.

RAYMOND. — Quelles relations, répondez-moi, monsieur, comme sur l'honneur je vous répondrais si vous me faisiez la question que je vais vous faire, quelles relations existent entre elle et vous ?

OLIVIER. — Des relations d'amitié.

RAYMOND. — Vous n'êtes que son ami ?

OLIVIER. — Je ne suis que son ami.

RAYMOND. — Merci, monsieur ; mais, encore un mot : comment madame d'Ange se trouvait-elle chez vous ? Le seul titre d'amie . . .

OLIVIER. — N'autorise pas une femme comme il faut à venir chez un homme comme il faut ? Pourquoi pas ? Et ce qui prouve que madame d'Ange ne faisait rien ici dont elle crût devoir se cacher, c'est que, pouvant sortir par cette porte sans être vue, elle s'en est allée ouvertement après avoir causé un instant avec vous.

RAYMOND. — C'est vrai ; mais j'avais besoin de cette explication, et, comme je ne veux pas être en reste de franchise avec vous, je vais tout vous dire. Je suis officier d'Afrique. J'ai été blessé assez grièvement, il y a trois mois, pour demander un congé lors de ma convalescence. Je suis arrivé il y a quinze jours à Bade. J'y ai vu madame d'Ange ; je me suis fait présenter à elle ; elle a produit tout de suite sur moi une très-grande impression, je l'ai suivie à Paris, et je suis amoureux fou d'elle ; elle n'a en aucune façon encouragé cet amour ; elle est jeune, elle est belle ; je me demandais si elle aimait quelqu'un, car sa conduite à Bade était celle d'une femme irréprochable. Vous comprenez alors mon émotion, mon étonnement en la trouvant tout à coup chez vous, mes suppositions, mes craintes toutes naturelles, ma mauvaise humeur dissipée par vos paroles très-sensées, enfin cette explication que je vous ai demandée avec franchise et que vous m'avez donnée avec courtoisie. Nous aurons, monsieur, je l'espère, l'occasion de nous revoir. Comptez-moi dès à présent au nombre de vos amis, et, si jamais je puis vous être bon à quelque chose, disposez de moi.

OLIVIER. — Je vous ai dit tout ce que je devais vous dire, monsieur ; bonne chance.

RAYMOND. — Quant à nos deux adversaires, je crois que l'affaire peut s'arranger.

OLIVIER. — C'est mon avis.

RAYMOND. — Nous dresserons un petit procès verbal de notre conversation. Nous le leur ferons connaître, et tout sera dit.

OLIVIER. — C'est cela, monsieur ; à demain, si vous le voulez. J'aurai l'honneur de passer chez vous ; j'ai là votre adresse sur votre carte ; à la même heure, si elle vous convient.

RAYMOND. — Parfaitement.

OLIVIER. — A demain, alors.

RAYMOND. — A demain, monsieur.

(Ils se serrent la main.)

### SCÈNE VII.

LES MÊMES, HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE, ouvrant la porte. — On peut entrer ?

Raymond et Hippolyte se saluent ; Raymond sort.

OLIVIER. — Pauvre garçon !

HIPPOLYTE. — Qu'arrive-t-il donc ?

OLIVIER. — Une foule d'histoires, mon cher, sans compter celles que j'entrevois encore.

HIPPOLYTE. — Et l'affaire de monsieur de Maucroix !

OLIVIER. — C'est fini.

HIPPOLYTE. — Tant mieux . . . Et la dame qui arrivait des eaux ?

OLIVIER. — Toutes mes combinaisons d'avoir dégringolé . . . Arlequin avait bien arrangé les choses, mais Colombine dérange tout.

HIPPOLYTE. — Cela te fait deux ruptures en un jour.

OLIVIER. — Une avant . . . une après . . . Si Titus était à ma place, il pourrait se coucher de bonne heure, il n'aurait pas perdu sa journée.

HIPPOLYTE. — Eh bien ! il m'arrive quelque chose aussi, à moi.

OLIVIER. — Quoi donc ?

HIPPOLYTE. — Je viens de recevoir de monsieur de Vernières une invitation ainsi conçue : « Madame la vicomtesse de Vernières prie monsieur Hippolyte Richond de lui faire l'honneur de venir passer la soirée chez elle, mercredi prochain . . . » Suit l'adresse ; mais, je te donne à deviner ce qu'il y avait au bas de la lettre . . . Il y avait : « De la part de madame de Santis avec

mille compliments . . . » Madame de Santis veut me parler de son mari, sans doute.

OLIVIER. — Et qu'as-tu répondu ?

HIPPOLYTE. — Rien encore, mais j'irai.

OLIVIER. — J'irai avec toi.

HIPPOLYTE. — Tu es donc invité aussi ?

OLIVIER. — On est toujours assez invité chez madame de Vernières . . . Et d'ailleurs il va se faire dans tout ce monde-là un petit travail d'intrigue, que je serai d'autant plus heureux de voir de près qu'on désire certainement que je n'y assiste pas, ou qu'on ne veut me laisser voir que lorsqu'il sera terminé . . . As-tu faim ?

HIPPOLYTE. — Oh ! oui.

OLIVIER. — Eh bien ! allons dîner.

## ACTE DEUXIÈME.

CHEZ MADAME DE VERNIÈRES.

### SCÈNE PREMIÈRE.

LA VICOMTESSE, DOMESTIQUE, puis SUZANNE.

LA VICOMTESSE au Domestique. — Qu'on allume dans le boudoir et dans ma chambre à coucher. La baronne n'arrive pas.

LE DOMESTIQUE, au moment de sortir. — Madame la baronne d'Ange.

LA VICOMTESSE. — La voici.

(Le Domestique sort.)

SUZANNE. — Je n'arrive pas d'aussi bonne heure que je l'aurais voulu, ma chère vicomtesse, mais vous savez, quand on habite la campagne, on ne peut pas toujours répondre de son exactitude. Je me suis habillée chez moi, à Paris, mais tout y est encore sens dessus dessous, comme après une absence de deux mois. Demain, cependant, tout sera remis en ordre.

LA VICOMTESSE. — Vous n'êtes pas en retard.

SUZANNE. — On est toujours en retard quand on vient rendre un service.

LA VICOMTESSE. — Que c'est aimable à vous de parler ainsi ! Vous avez reçu une lettre, vous ne m'en voulez pas de mon indiscretion ?

SUZANNE. — Doit-on se gêner entre amis ? A charge de revanche. Voici ce que vous m'avez demandé. (Elle lui remet un billet de banque.) Si cela ne vous suffit pas . . .

LA VICOMTESSE. — Merci. Cela me suffira ; mais j'avais besoin de cette somme aujourd'hui même.

SUZANNE. — Pourquoi ne me l'avez-vous pas fait demander hier ?

LA VICOMTESSE. — Jusqu'au dernier moment, j'ai cru me la pouvoir procurer chez l'homme

d'affaires de madame de Santis, qui me l'avait promise ; à midi seulement, il m'a dit qu'il ne pourrait pas me la donner. Valentine est très-gênée, aussi, et ce n'était pas le moment d'avoir recours à sa bourse ; et, je puis vous le dire, j'avais reçu du papier timbré ; j'avais à craindre une saisie pour demain, scandale que je veux éviter.

SUZANNE. — Vous avez raison, il faut payer ce soir même l'huissier qui vous poursuit.

LA VICOMTESSE. — Il y en a deux.

SUZANNE. — Alors les huissiers qui vous poursuivent.

LA VICOMTESSE. — Je vais envoyer ma femme de chambre.

SUZANNE. — Ne mettez donc pas vos gens dans la confidence de ces choses-là.

LA VICOMTESSE. — Je ne peux pas cependant attendre à demain, ces hommes sont capables de venir de très-bonne heure.

SUZANNE. — Allez-y vous-même.

LA VICOMTESSE. — Et mes invités ?

SUZANNE. — Je ferai les honneurs pour vous ; d'ailleurs vous serez de retour avant que la première personne arrive. Qui avez-vous ?

LA VICOMTESSE. — Valentine, un monsieur Richond, qu'elle m'a priée d'inviter, qui est un ami de son mari. Monsieur de Nanjac. Ah ! si ce mariage pouvait se faire ! . . . Je compte encore sur vous pour cela, nous serions sauvées, Marcelle, vous, moi, et puis le marquis de Thonnerins. Voilà les personnes sur qui je compte. Je

né sais pas si monsieur de Maueroix et monsieur de Latour viendront, bien que leur affaire ait été arrangée...

SUZANNE. — Vous n'avez pas invité monsieur de Jalin ?

LA VICOMTESSE. — Il ne vient jamais.

SUZANNE. — Le marquis de Thonnerins vous a-t-il fait dire qu'il viendrait ?

LA VICOMTESSE. — Il n'a rien répondu, c'est qu'il viendra.

SUZANNE. — Eh bien, allez faire vos courses, je vous attends.

LA VICOMTESSE. — Je monte dans ma voiture et je suis ici dans vingt minutes. Vous allez bien vous ennuyer ; si je n'emmenais pas Marcelle ? elle n'a peut-être pas besoin de m'accompagner ?...

SUZANNE. — Qu'a-t-elle donc à faire là-dedans ?

LA VICOMTESSE. — Je vais vous dire : comme mes affaires sont très-embrouillées, il y a des petites choses que je ne pourrais sauver qu'en les mettant sous le nom d'une autre personne. Marcelle, à qui sa mère a laissé un petit bien, dont j'étais tutrice, peut à ce titre revendiquer ce qui m'appartient encore, puisque c'est légalement sa seule garantie ; cela me mettra toujours un peu à l'abri de nouvelles poursuites, mais il faudra peut-être faire signer quelque chose à Marcelle...

SUZANNE. — Emmenez-la, alors.

LE DOMESTIQUE, annonçant. — Monsieur le marquis de Thonnerins.

SUZANNE. — Je vais causer avec le marquis en vous attendant.

LA VICOMTESSE. — C'est cela ; moi, je me salue ; si je le reçois, je ne pourrai plus m'échapper. Parlez-lui de Marcelle et de monsieur de Nanjac, il peut nous être utile. Je reviens.

(Elle sort. Le Marquis entre.)

## SCENE II.

SUZANNE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS. — Qui donc fais-je sauver ?

SUZANNE. — La maîtresse de la maison, qui a une petite course à faire ; mais elle va être de retour dans un instant.

LE MARQUIS. — Alors il est bien probable que je ne la verrai pas.

SUZANNE. — Vous ne passez donc pas la soirée avec nous ?

LE MARQUIS. — Non, je n'ai que très-peu de temps à moi. Ma fille est revenue de la campagne, et je dois la mener aujourd'hui chez ma sœur. Je ne suis même venu que parce que vous m'avez écrit.

SUZANNE. — Je désirais vous parler et je ne voulais pas vous faire venir à la campagne, c'eût été abuser... Mademoiselle de Thonnerins se porte bien ?

LE MARQUIS. — Très-bien.

SUZANNE. — Vous ne me la montrerez donc ja-

mais ? Je serais cependant bien désireuse de la voir de loin, car vous ne me l'amèneriez pas.

LE MARQUIS. — Vous m'avez déjà fait cette demande, ma chère Suzanne ; nous nous sommes expliqués sur ce sujet, je crois donc inutile d'y revenir. Vous avez à me parler, je vous écoute.

SUZANNE. — Vous m'avez dit que, quoi qu'il arrivât, je vous trouverais toujours disposé à me rendre service.

LE MARQUIS. — Je vous le répète.

SUZANNE. — Mais d'un ton si froid aujourd'hui que je ne sais s'il ne sera point indiscret à moi de compter sur votre promesse.

LE MARQUIS. — Je ne crois pas vous avoir jamais rien promis que je n'aie tenu. Je vous parle sur le ton qui convient à mon âge ; le moment est venu où je dois me souvenir que je n'ai plus vingt ans, ni même quarante ; je ne dois plus être, sous peine de ridicule, que ce que je suis réellement, un vieillard heureux d'être utile, si cela lui est possible, à ceux qu'il a pu ennuyer quelquefois et qui ont eu la générosité de ne pas le lui faire sentir.

SUZANNE. — Alors je vous répondrai sur le même ton. Je vous dois tout, monsieur le marquis ; vous pouvez l'oublier, vous qui êtes le bienfaiteur, je ne l'oublierai jamais, moi qui suis l'obligée. Vous pouviez n'avoir pour moi qu'une fantaisie passagère, vous m'avez honorée d'un peu d'amour.

LE MARQUIS. — Suzanne !...

SUZANNE. — Je n'étais rien, vous m'avez faite quelque chose ; c'est par vous que j'ai ma place dans un monde qui est une déchéance pour les femmes parties d'en haut, mais qui est un sommet pour moi qui suis partie d'en bas. Mais, vous le comprendrez facilement, la position que vous m'avez faite, bien que je n'eusse jamais osé y prétendre, du moment qu'elle existe, a dû faire naître en moi certaines ambitions qui en étaient la conséquence inévitable. Au point où j'en suis il faut ou que je retombe plus bas que je n'étais, ou que je monte jusqu'en haut. Le mariage seul peut me donner ce qui me manque.

LE MARQUIS. — Le mariage ?

SUZANNE. — Oui.

LE MARQUIS. — Vous êtes ambitieuse.

SUZANNE. — Ne me découragez pas. Je m'étais dit, comme vous vous le dites en ce moment, que c'était chose impossible, car il me fallait trouver un homme assez confiant pour croire en moi, assez noble pour m'imposer au monde, assez brave pour me défendre, assez amoureux pour me donner toute sa vie, assez jeune, assez distingué, assez beau pour qu'il pût se croire aimé, pour que je l'aimasse.

LE MARQUIS. — Et vous l'avez trouvé ce mari assez confiant, assez noble, assez amoureux ?

SUZANNE. — Oui.

LE MARQUIS. — Et il est assez jeune pour se croire aimé ?

SUZANNE. — Il est assez jeune pour que je l'aime.

LE MARQUIS. — Vous l'aimez ?

SUZANNE. — Oui. Que voulez-vous ? on n'est pas parfaite.

LE MARQUIS. — Et cet homme vous épousera ?...

SUZANNE. — Je n'ai qu'un mot à dire pour qu'il me demande.

LE MARQUIS. — Pourquoi ne l'avez-vous pas encore dit ?

SUZANNE. — Parce que je voulais vous consulter auparavant. C'était bien le moins.

LE MARQUIS. — Eh bien ! il y a ceci à craindre, que cet homme, séduisant en apparence, ne fasse, lui, une spéculation ; qu'il ne connaisse le passé, et que, vous croyant riche, il ne vous vende un nom qui soit sa seule ressource. Cela s'est vu souvent.

SUZANNE. — Il y a dix ans que cet homme a quitté la France ; il ne connaît rien de ma vie ; s'il en savait la moindre chose, il partirait à l'instant même. Il a vingt ou vingt-cinq mille livres de rente, il n'a donc pas besoin de vendre, et il peut acheter. Quand vous connaîtrez son nom...

LE MARQUIS. — Je ne veux pas, je ne dois pas le connaître. L'intérêt que je vous porte peut aller jusqu'à désirer que vos succès s'accomplissent ; mais il ne peut se faire l'auxiliaire des entreprises de votre cœur, si honorables que soient vos motifs ; et si, par hasard, vous me nommiez quelqu'un que je connaisse, vous me mettriez dans la nécessité ou de tromper un homme d'honneur, ou de vous trahir.

SUZANNE. — C'est bien le moins, en effet, que les honnêtes gens prennent fait et cause les uns pour les autres.

LE MARQUIS. — Et qu'avez-vous résolu ?

SUZANNE. — J'ai résolu de partir, c'est plus prudent ; mais il faut que je sois entièrement maîtresse de ma vie ; il faut que je puisse quitter la France, l'Europe, si telle est ma fantaisie, et n'y plus jamais revenir si besoin est. Aux yeux de mon mari, mon mariage ne doit pas avoir un seul instant l'apparence d'un calcul matériel, il me faut donc une fortune à peu près égale à la sienne, et réalisable en deux heures ; vous êtes mon tuteur, vous seul connaissez ma véritable fortune, quelle est-elle ?

LE MARQUIS. — Vous avez eu jusqu'à présent quinze mille livres de rente.

SUZANNE. — Oui.

LE MARQUIS. — Cela représente un capital de trois cent mille francs à cinq.

SUZANNE. — Et ce capital...

LE MARQUIS. — Vous n'avez qu'à dire un mot à mon notaire, puisqu'il était chargé de vos intérêts, il remettra entre vos mains tous les titres nécessaires.

SUZANNE. — Vous êtes décidément un grand seigneur.

LE MARQUIS. — Je rends mes comptes.

SUZANNE. — Je vous devrai tout, même le bonheur qui va me venir d'un autre.

LE MARQUIS. — Une femme d'esprit ne doit jamais rien à personne.

SUZANNE. C'est un reproche indirect.

LE MARQUIS. — C'est une quittance générale. (Il lui baise la main.) Vous m'excuserez auprès de la vicomtesse. (Il sort.)

## SCENE III.

SUZANNE, LE DOMESTIQUE, puis RAYMOND.

LE DOMESTIQUE, annonçant. — Monsieur Raymond de Nanjac.

RAYMOND. — Je sors de chez vous. J'espérais que nous passerions quelques instants ensemble, avant de venir chez la vicomtesse, et je comptais avoir le plaisir de vous y accompagner.

SUZANNE. — Un mot que j'ai reçu de madame de Vernières, me priaît de venir plus tôt. Il y avait un service à rendre.

RAYMOND. — Ce serait une excuse si vous en aviez besoin avec moi. C'est avec la vicomtesse que vous causiez quand je suis arrivé ?

SUZANNE. — Non, c'est avec le marquis de Thonnerins.

RAYMOND. — N'a-t-il pas une sœur ?

SUZANNE. — La duchesse d'Haubeney.

RAYMOND. — Ma sœur est très liée avec elle ; et, depuis mon arrivée, elle me tourmente pour me présenter dans cette maison ; mais je m'y suis toujours refusé ; à quoi bon ?

SUZANNE. — Le marquis a une fille charmante.

RAYMOND. — Que m'importe ?

SUZANNE. — Qui aura quatre ou cinq millions de dot.

RAYMOND. Cela m'est fort indifférent, à moi, qui ne compte pas l'épouser.

SUZANNE. — Pourquoi pas ?

RAYMOND. — Comment penserais-je à mademoiselle de Thonnerins ou à toute autre, puisque je vous aime ?

SUZANNE. — Quel enfantillage ! C'est à peine si vous me connaissez.

RAYMOND. — Le jour où l'on voit pour la première fois la femme que l'on aimera, on l'aime ; on l'aimait peut-être déjà la veille, avant de l'avoir rencontrée ; on subit l'amour, on ne le raisonne pas ; il est tout de suite ou il n'est jamais. Il me semble qu'il y a dix ans que je vous aime.

SUZANNE. — Soit ; mais, s'il peut se passer de temps pour naître, l'amour ne saurait s'en passer pour vivre, et sans croire à l'éternité des sentiments subits que nous inspirons, nous voulons cependant, nous autres femmes, croire à leur durée. Or, vous dites que vous m'aimez, et vous repartez dans six semaines, probablement pour ne plus revenir. Ai-je l'air d'une de ces femmes qui ont des caprices d'un mois ? Si vous l'avez pensé, vous me faites injure.

RAYMOND. — Que vous ai-je dit hier ?

SUZANNE. — Des folies... Que vous ne vouliez plus partir... que vous vouliez que je fusse

